

Les bonnes feuilles

Extraits choisis de l'ouvrage

Cette patience, le séminariste Georges de Nantes, et sœur Lucie, la voyante de Fatima, auront à l'exercer héroïquement, dans le désordre annonciateur de la grande apostasie.

LE MAÎTRE INCOMPARABLE.

Cette patience dans les combats futurs, Georges de Nantes la puisera dans la connaissance intelligente, vraie, profonde, de Jésus-Christ et de son Église. Tout de suite, elle prendra pour lui un nom, un visage : Louis Vimal, qu'il appellera « l'incomparable ami »¹, et auquel son cœur s'attacha du premier jour qu'il le vit célébrer la messe de communauté devant tout le séminaire réuni.

« Je le vois encore, avec le même ravissement : méticuleux dans l'observation des rites, mettant une application tendue, presque douloureuse, à n'en rien manquer ni précipiter... et son évidente détestation d'être vu, d'être observé et découvert en cette ACTION la rendait plus mystérieuse que nature, s'il est possible ! Mon cœur s'attacha à lui, dès cette messe, et son pourchas commença.

« Je le retrouvai dès la première récréation au lendemain de la retraite, et je n'étais pas le seul à chercher sa compagnie ! Non sans peine car il fuyait les groupes. Descendu parmi nous parce qu'il le devait, dès que trois ou quatre le cernaient, il les entraînait à grandes enjambées dans l'allée Saint-Jean, ne trouvant enfin à parler qu'en petit comité, mais alors répondant à nos questions avec une verve, un savoir, une précision de termes et une conviction qui me firent décider fermement de ne plus le lâcher. Il fuyait toute occasion, rendant plus passionnée la poursuite. Au moins l'avions-nous pour prisonnier durant les quelques misérables heures de cours qui lui étaient allouées par Monsieur Enne. Celui-ci en possédait la plus grande part où il se rendait avec une ostensible satisfaction, tandis que son poulain n'allait aux siennes qu'avec une timidité et une confusion que bientôt la perfection de sa diction, la solide vérité de ses démonstrations, l'ordre, la clarté, et la ferveur non retenue de ses commentaires personnels démentaient.

« J'avais trouvé, du premier jour, mon Maître. J'ai toujours eu de la chance dans la vie, c'est vrai. Mais cette chance-là fut parmi les plus

(1) Après son décès, survenu le lundi 26 octobre 1998, notre Père dira à son sujet : « Je suis triste à mourir parce que j'ai perdu mon père... » (CRC n° 350, octobre 1998, p. 35)

« C'est ainsi qu'il fonda des "équipes mariales", avec un projet de pèlerinage à Fatima : "Vous n'aurez qu'à prendre le Dodge de La Bédoyère et vous irez !" Finalement, ce ne fut pas Fatima, mais un pèlerinage à Lourdes, suivi d'un camp dans les Pyrénées consacré au commentaire des Épîtres de saint Paul.¹ » Inoubliable !

En juin 1955, au repas de fin d'année, le Père Tourde prononça un éloge dithyrambique de l'abbé de Nantes. Mais les pensées de celui-ci étaient ailleurs. Car ce n'est pas le Collège qui avait fait la brèche dans son cœur pendant son séjour de trois années à Pontoise, mais le Carmel, et il avait fait sa demande pour entrer au noviciat de Bernay-en-Champagne, dans la Sarthe, après y avoir suivi une retraite au mois de février précédent. En secret, Cousin songeait à le suivre, après avoir organisé la plus belle des fêtes à *la Pommeraie*, au cours de laquelle les élèves offrirent à leur Père et maître son beau calice, imitation de celui de Gélase.

« Vous avez composé de vous-mêmes, leur dira-t-il, les harmonies supérieures selon lesquelles vous m'apparaîtrez désormais, groupés, unanimes, dans un extraordinaire silence, autour de mon calice, qui est aussi le vôtre : comme de jeunes plants d'olivier verdoyant, ainsi les fils de l'Église autour de la table du Seigneur.² »

Or, dans le même temps où il faisait l'éloge de l'abbé de Nantes, le même Père Tourde écrivait au maître des novices du Carmel pour le mettre en garde contre son postulant, l'avertissant que ce prêtre n'exhortait les élèves à la pratique religieuse que pour mieux les assujettir à ses idées politiques d'ACTION FRANÇAISE : tel Socrate, il violait les âmes, ni plus ni moins, et détournait les vocations de l'ORATOIRE !

Grâce au Père Tourde, l'abbé de Nantes n'entra pas au Carmel. Vive le Père Tourde ! Car, où serions-nous si les portes du Carmel s'étaient refermées sur notre Père cette année-là ?

“L'INCOMPARABLE AMI”, POUR NOUS, C'ÉTAIT LUI !

« Durant l'été qui suivit, raconte frère Gérard, en vacances avec Monsieur Vimal, il me confia le soin d'aller chercher la "vespa" de ce dernier dans un immeuble proche du jardin du Luxembourg, avec mission de la convoier à Tournus et Brancion, où ils étaient, soit 400 km. Ce fut

(1) Témoignage de frère Gérard : *Un regard filial*, CRC n° 274, juin 1991, p. 23-26.

(2) Discours de fin d'année, 16 juin 1955.

une nouvelle compréhension du texte même du *Coran*, dont les sources sont bibliques, et qui révèle chez son auteur la prétention d'instaurer une religion parfaite, "*musulmane*".

L'abbé de Nantes rencontra le Père Théry le 2 mars 1957. Des relations amicales se nouèrent très vite entre le vieux savant dominicain et le jeune prêtre qui l'avait si bien compris, et qui entendait toujours l'appel de Charles de Foucauld à venir au secours des infidèles dont la France avait pris la charge colonisatrice. Le souci de "*vérité*" scientifique, exégétique et historique, prévalait plus que jamais, préalable à tout projet missionnaire en terre d'islam. De n'avoir pu entrer au Carmel ne l'avait pas fait renoncer à être moine : *moine-missionnaire* à l'imitation du Père de Foucauld. Il s'ouvrit de ce désir au Père Théry, qui abonda dans son sens, d'autant, disait-il, que le Père de Foucauld attend encore de vrais disciples : « *La place reste vacante, du fait de l'orientation très contestable, en tout cas très éloignée du but primitif, des Petits Frères et Petites Sœurs de Jésus* », fondés par le Père Voillaume.

Une porte de lumière s'ouvrait, après des années de mûrissement et d'intime purification, comme un nouvel appel de la vocation entendue dès l'enfance. Le dominicain engagea alors notre Père à écrire une *Règle* qu'il se chargeait de soumettre à l'agrément d'un évêque de ses amis.

MOINES-MISSIONNAIRES DANS L'ESPRIT DU PÈRE DE FOUCAULD.

Ce qui fut fait. Dans les huit jours qui suivirent, notre Père rédigea, « sans aucun labeur et pour ainsi dire d'une seule traite, sans rature », les cent vingt articles de la "*RÈGLE PROVISoire*" sous laquelle nous vivons, depuis lors, nous les Petits frères et Petites sœurs du Sacré-Cœur, notre noviciat, en attendant d'obtenir un jour la reconnaissance canonique, à l'heure de Dieu. Cette heure n'est pas encore venue. Comment nous en étonner ? En décembre de cette année 1957, sœur Lucie de Fatima confiait au Père Fuentes que nous étions « *dans les derniers temps du monde* », mais que, dans « *la bataille décisive que le démon est en train de livrer contre la Vierge* », ô mystère, la hiérarchie ne remplit plus ses devoirs :

« *Père, n'attendons pas non plus que vienne de Rome, de la part du Saint-Père, un appel à la pénitence pour le monde entier ; n'attendons pas non plus qu'il vienne de nos évêques dans leur diocèse, ni non plus*

LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE ET L'ANTICHRIST.

Trente-deux *LETTRES*, rédigées d'octobre 1959 à mai 1963, intitulées “*LE MYSTÈRE DE L'ÉGLISE ET L'ANTICHRIST*”, dénoncent, avec une science, une perspicacité, un jugement, une force qui en font un monument inégalé dans l'histoire de l'Église, *le progressisme* comme « l'hérésie nouvelle plus grave que les pires du temps passé ». Doublée d'une mystique dépravée et répandue par de faux prophètes, cette hérésie « conduit infailliblement celui qui s'y livre à combattre de toutes manières et sur tous les terrains l'Église de Jésus-Christ et finalement à renier la vraie foi pour s'enrôler dans la grande armée de l'Antichrist »¹.

« Celui qui a vu cela ne peut plus se taire !... »

« J'accuse le progressisme de nous séparer de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et de construire entre Lui et nous un mur, d'y peindre une image grossière, laide, affligeante, qu'ils nous donnent à adorer et qu'ils nomment “le Christ”. C'est ainsi que leur œuvre principale aboutit à dessécher les cœurs, à leur arracher la dévotion et à les jeter comme des orphelins dans un monde sans âme, pour propager une doctrine sans visage et sans lumière.² »

« Le progressiste se passionne pour une certaine idée de l'Église et il est trop clair qu'il ne fait partie de cette Église catholique romaine, que pour travailler à la réformer et l'aligner sur l'idée qu'il s'en est forgée [...]. Il vit d'elle et en elle, sans aimer ce qu'elle est, mais épris de ce qu'elle deviendra un jour grâce à ses efforts.³ »

C'est ainsi que le progressisme forme une “*Secte*” dans l'Église, rêvant de l'adapter au monde moderne et de la réconcilier avec tous ses ennemis d'hier et d'aujourd'hui.

« Mais il me vient une pensée qui me glace. On annonce des jours nouveaux, où les chrétiens oseront oublier cette Croix qui les fait vivre, pour désarmer leurs ennemis ! L'amour de Jésus se perdant, l'indifférence à la vérité et à la justice ont suivi, et maintenant le grand projet des derniers temps est annoncé : l'humanité tout entière, chrétiens et païens, hier ennemis, comme Hérode et Pilate, comme les Juifs et les Romains, vont se réconcilier, lassés de tant de luttes inutiles, pour arracher de la terre cette Croix dressée et faire un silence définitif sur Jésus. Le drame

(1) *LETTRE* n° 58, octobre 1959.

(2) *LETTRE* n° 77, novembre 1960.

(3) *LETTRE* n° 86, avril 1961.

dans cette charte du pontificat l'annonce et le programme d'immenses malheurs, d'irréparables destructions.¹ »

« De ce jour, j'ai commencé le combat du fils contre son Père, du prêtre contre le Pape : il ne s'en conçoit pas de plus cruel.² »

Mgr Le Couëdic célébra l'encyclique avec ravissement dans la *SEMAINE RELIGIEUSE* de Troyes : « *Ce monde qui lui est cher, l'Église l'a en quelque sorte épousé.* » L'abbé de Nantes demanda aussitôt : « L'Épouse virginale de Jésus-Christ a-t-elle divorcé d'avec son premier mari ? Est-elle bigame ou adultère ? » Et puis, « comment peut-elle concilier ces nouvelles amours avec l'Écriture sainte, le dogme et la morale »³ ?

Dans ce combat contre une apostasie encore voilée, notre Père se montrait vrai "moine-missionnaire" et se dressait en fils d'Élie le prophète, fondateur du Carmel et zéléteur du Dieu vivant, pour renverser une idole plus infernale que toutes les idoles combattues par les missionnaires de jadis. Le Pape accompagnait d'ailleurs le lancement de son "grand dessein" de gestes spectaculaires, "prophétiques", par exemple le dépôt de la tiare, le 18 novembre 1964, en signe de renoncement à sa mission temporelle au profit... de l'Onu, la grande organisation ploutocratique, judéo-maçonnique américaine et mondialiste. De Bombay, où il s'était rendu à un Congrès eucharistique, il rapportait au Vatican une statue du dieu Krishna, huitième incarnation du dieu Vishnou ! en signe de « *communio sacrée* », expliquait-il le 2 décembre 1964, aux représentants des "religions non chrétiennes", afin de « *commencer à œuvrer ensemble pour édifier l'avenir commun de l'humanité* ».

LA VIERGE MARIE, SIGNE DE CONTRADICTION.

Le Concile ne parla de la Très Sainte Vierge qu'en la reléguant au dernier chapitre de la Constitution sur l'Église "*LUMEN GENTIUM*", promulguée le 21 novembre 1964. Cette dernière place, quel crime contre l'Esprit-Saint ! Le dogme de Marie Médiatrice de toutes grâces fut rejeté, comme « *inopportun et même funeste (damnosa)* », disait déjà en 1962 le cardinal Montini, futur Paul VI ! La thèse des "minimalistes" avait donc triomphé, imposant une "manière nouvelle" de culte à la Vierge : plus question de proclamer sa beauté, sa gloire, sa grâce, mais

(1) CRC n° 82, "*J'ai lutté seul*", août 1974, p. 1.

(2) CRC n° 132, "*Oraison funèbre de Paul VI*", août 1978, p. 2.

(3) *LETTRE À MES AMIS* n° 182 du 8 septembre 1964.

« Le deuxième bienfait est une nouvelle force de l'ESPÉRANCE, qui est joie dans la croix. Je vous ai avertis que notre grande tentation allait être de désespérer de l'Église visible hiérarchique : ne plus croire faute de rien voir... L'adhésion à la CRC est certes une source d'épreuves et de renoncements, une croix. Mais il y a aussi dans cette croix une très pure joie. La CRC, c'est, contre toute espérance, l'espérance en l'Église [...].

« Un troisième bénéfice de notre adhésion est une nouvelle ardeur de la CHARITÉ FRATERNELLE. L'idée que tout est fini, impossible, glace le cœur. Tirer des plans d'action grandiose, faire de grandes théories, est tout aussi glacial. À ceux qui m'inondent ainsi de vains projets et de paperasses, je dis qu'il vaudrait mieux faire le moindre acte de charité pratique très humble, dans sa propre paroisse et son propre milieu. La perfection de notre charité est là [...]. Et vous verrez, l'action suivra, la réussite viendra, “*si Dieu le veut*” !¹ »

Ces actes de Foi, d'Espérance et de Charité pleinement catholiques, auxquels déjà en 1916 l'Ange appelait les trois pasteurs de Fatima, entraînent souvent chez les ligueurs une véritable renaissance spirituelle ou “seconde conversion”, rendue manifeste par la remise et le port de l'insigne, en forme de flamme, témoignage de la victoire du Christ sur ses ennemis prédite par tant de prophéties : *Les étendards du Roi s'avancent*. C'était un appel à la Croisade. Et tant pis pour les grincheux !

« LE CŒUR ET LA CROIX. L'essentiel, c'est la Croix plantée en plein cœur. Elle s'élève, fragile, et attire dans le Ciel. Ce symbole de nos Mystères nous est commun avec tous nos frères catholiques : c'est le Cœur Sacré de Jésus et sa Croix rédemptrice [...]. N'oublions pas : Marie, le Cœur transpercé, au pied de la Croix. Pour les spirituels, c'est l'illustration de la parole mystique : “*Ô Jésus, est-il une joie plus grande que celle de souffrir pour votre amour ?*” (sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus) Pour les apostoliques, c'est le signe que choisit Charles de Foucauld, frère universel, notre père et notre modèle. Et pour le militaire², c'est encore l'insigne des Vendéens dont les guerres étaient avant tout une levée en masse pour la défense de la foi.³ »

À la fin de l'année 1970, la Ligue comptait mille adhérents. Un

(1) CRC n° 35, août 1970, p. 13.

(2) Allusion aux trois catégories du tiers ordre : spirituel, charitable et apostolique, militaire – le service d'ordre –, proposées aux membres de la Ligue (cf. CRC n° 32, mai 1970, p. 13).

(3) CRC n° 36, septembre 1970, p. 13.

UN TRADITIONALISME INTELLIGENT.

À l'automne 1975, achevant un cycle passionnant de conférences sur "LES GRANDES CRISES DE L'ÉGLISE", l'abbé de Nantes en tirait des conclusions qui ouvraient la voie aux réconciliations à venir. Non pas « la réconciliation des chrétiens » dont rêvait Paul VI, dans le « dépassement des vieilles querelles, celle des trois grands monothéismes en vue d'une communion judéo-islamo-chrétienne, celle enfin de tous les hommes de bonne volonté au-delà des religions, des races et des partis ; les Églises se fondant en une seule, se réconcilieront toutes les religions, et les religions le monde, pour en devenir l'unique animatrice spirituelle et culturelle »¹.

Rejetant cette caricature satanique du dessein de Dieu, notre Père s'inscrivait dans la lignée des saints qui, tout au long de l'histoire de l'Église, furent à la fois des défenseurs intrépides de la pure foi catholique et des réconciliateurs « qui ont recousu inlassablement le tissu de l'Église, remédié aux plaies, évité les déchirures, deux beaux soucis complémentaires ! [...] Ils avaient la hantise de la communion filiale et fraternelle, de la réconciliation laborieuse par la confrontation des points de vue et le raccordement des langages différents,... thèmes tout à fait actuels.² »

La leçon de ces controverses du passé est qu'il faut se garder tout autant de la fièvre hérétique que du sectarisme intégriste :

« Le novateur, le *progressiste* est toujours dans l'Église un rationaliste qui plie la foi aux exigences de sa logique, un naturaliste qui rabaisse les splendeurs de la grâce divine au niveau de la psychologie humaine. » Ce faisant, il s'attire l'approbation des mondains, mais ne produit ni miracle, ni héroïsme, ni sainteté. Il suscite aussi l'opposition des *intégristes*, défenseurs de la foi. « C'est le scandale, l'horreur de la nouveauté orgueilleuse qui les soulève contre les hérétiques pour la sauvegarde du bien le plus précieux au monde : la foi, le dépôt de la foi ! »

Mais attention ! « Que les intégristes prennent garde, partis en guerre fort justement contre l'hérésie moderniste, de ne pas se retrouver excommuniés et schismatiques quand déjà l'Église aura retrouvé sans eux, en dehors d'eux, peut-être contre eux aussi, son ordre pacifique et son unité, loin de leurs partis pris.³ »

(1) CRC n° 77, février 1974, p. 1.

(2) CRC n° 89, février 1975, p. 3.

(3) "INTÉGRISME, PROGRESSISME, TRADITIONALISME", CRC n° 99, novembre 1975, p. 5-7.

dissidents et schismatiques, les scandales enfin qui foisonnent sous votre règne ».

La réponse vint trois mois plus tard de Mgr Angelo Felici, nonce à Paris, qui, étant donné le ton adopté par notre Père dans les numéros de la CRC, affirmait ne pouvoir prendre au sérieux son désir de réconciliation.

Le 25 mars 1983, notre Père répliqua par une lettre envoyée directement au Pape¹. Il précisait qu'il ne s'agissait pas de se réconcilier, mais de répondre à ses accusations d'hérésie, de schisme et de scandale, et qu'en tout état de cause il se présenterait avec un groupe de frères et d'amis à Rome le 13 mai, pour remettre entre les mains du Juge suprême de la foi le *LIVRE D'ACCUSATION* récapitulant toutes ses plaintes.

DÉFENSEUR DE LA FOI.

Le jour de Pâques, 3 avril 1983, notre Père nous fit cette confidence :

« Pendant de longues années, mon Dieu ! presque vingt ans, oui, vingt ans ! je n'ai mené cette lutte contre la réforme de l'Église qu'à la lumière de notre foi commune. J'ai toujours répondu sincèrement à ceux qui s'étonnaient de mon assurance, à ceux du moins qui ne la prenaient pas pour une paranoïa tranquille, que nulle apparition ni révélation céleste n'y était pour rien : la foi, la foi seule suffisait pour nous tous à fonder cette entreprise, à justifier ce combat, unique, il faut le dire, dans les annales de l'Église. Probablement cette fois la chose est plus terrible. À l'automne dernier, j'en étais remué, pour ne pas employer les grands mots d'accablé, d'écrasé. La foi suffisait encore, et je ne demandais rien au Père pour continuer ce travail.

« Je ne dis pas que j'ai eu quelque vision ou révélation, cela n'est pas dans la manière de Dieu à mon endroit. Mais une grâce que je ne peux considérer comme m'ayant été donnée pour moi seul. Je devais en avoir besoin, ou cela devait m'être d'un grand secours, mais à vous aussi, mes frères, mes sœurs, nos amis. Qu'est donc cet envahissement de l'Esprit-Saint ? Une paix, une joie, une force sans cause humaine, constante, invariable, inaccessible aux fluctuations de la vie quotidienne, facilités, difficultés, faveur ou défaveur des êtres dont tout dépend pour nous. C'est aussi une communication de certitude : en suivant cette ligne,

(1) L'ensemble de cette correspondance a été publié dans la CRC n° 189, mai 1983, p. 1-10.

LA PATIENCE DES SAINTS.

« Ainsi rien n'est fini, constatait l'abbé de Nantes. Nous sommes renvoyés à notre combat par Dieu même. Il a laissé parler, agir, triompher encore nos adversaires. Mais par de tels excès, médités pour nous perdre, qu'il apparaisse à tous combien ils sont en rébellion contre Lui.¹ »

« Et depuis, c'est la foi nue. Je veux dire : c'est le simple acte intellectuel par lequel chacun voit l'opposition entre le *CREDO* et la nouvelle religion que les autorités de l'Église lui substituent, qui nous fait tenir à la CRC. Il m'est donc absolument clair que Dieu Tout-Puissant n'a pas voulu répondre à mon, à notre Appel, parce qu'Il était déjà trop évidemment insulté, blasphémé, et sa Sainte Mère également, pour se sentir enclin à donner des signes surérogatoires à cette "génération perverse et adultère".

« L'effet de cette claire lumière est de légitimer et légaliser à mes propres yeux, et aux yeux de ceux qui ont la même certitude, mon œuvre dans ses deux efforts constants, majeurs et tout à fait principaux : la lutte dogmatique et canonique contre la Réforme conciliaire et pontificale, menée publiquement et fortement depuis vingt-cinq ans ; et la lutte contre tous les autres mouvements traditionalistes, schismatiques ou ralliés, libéraux, modérés, charismatiques, qui évitent cette défense de la foi tout à fait première et seule absolument catholique, hors de laquelle il n'y a pas de salut, sinon pour les gens sans intelligence.² »

Ainsi notre Père s'appliqua-t-il à commenter l'encyclique *SOLLICITUDO REI SOCIALIS* que Jean-Paul II publia, pour célébrer le vingtième anniversaire de *POPULORUM PROGRESSIO* de Paul VI. Tout en prétendant réaffirmer cette nouvelle doctrine sociale de l'Église, telle qu'elle est enseignée dans *GAUDIUM ET SPES*, Jean-Paul II entendait appeler les hommes et les femmes à une levée en masse, en faveur de la justice et de la paix, et pour la libération de toutes les contraintes. Notre Père dénonça ce rêve immense de bonheur terrestre³.

À la fin de cette même année 1988, notre Père analysa aussi l'encyclique *MULIERIS DIGNITATEM*, que le Saint-Père avait publiée le 15 août ! Ce texte, exaltant et adulant la personne de tout homme et de toute

(1) *LETTRE À LA PHALANGE* n° 16 du 1^{er} janvier 1988.

(2) Manuscrit de notre Père, publié dans *POUR L'ÉGLISE*, t. 4, p. 331-332.

(3) CRC n° 242, mars 1988, p. 17-24.

en 1854, et les apparitions de Lourdes quatre ans plus tard, où elle a dit : « *JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION* », il y a dans ce “nom” un trésor encore inexploité, une révélation formidable à répandre dans le monde entier.

On n'est plus dans le domaine de la simple dévotion, mais dans celui de la vérité dogmatique, objet d'une définition infaillible et d'une confirmation céleste.

Par une nouvelle retraite sur la “*CIRCUMINCESSANTE CHARITÉ*”, toute biblique et relationnelle, à la recherche de la Geste divine révélée dans les Saintes Écritures pour y découvrir le secret du Cœur de Dieu, qui est de l'avoir conçue, Elle ! la première, depuis toujours... notre Père nous prépara à nous consacrer à l'Immaculée Conception, comme de purs instruments entre ses mains, au cours d'un nouveau *triduum* à la maison Saint-Joseph, du 6 au 8 décembre 1997.

Ainsi « cette consécration totale de nos êtres à l'Immaculée [...] est une conversion au tout de la religion, une interpellation *actuelle* à entrer dans un mouvement dont la Bienheureuse Vierge Marie est la Mère et la Reine [...]. Le nouveau phalangiste, atteint par l'amour fou de l'Immaculée, le laisse voir, ne veut pas s'en cacher.¹ »

Cela dicte notre résolution :

« S'user jusqu'à la corde, aimés des bons, haïs des ennemis de Jésus-Christ et de sa Sainte Mère, prêts à toutes les croix, pour l'amour de l'Immaculée. *À Elle* l'amour de tous, l'admiration adorante, la confiance, les longues prières. *À Elle* de commander aux âmes qui lui sont dévouées, consacrées. *À Elle* d'être seule en vue, à la tête de nos Phalanges. *À Elle* de faire la conquête miraculeuse des âmes et de les conserver. *À Elle*, qui fit *danser* le soleil le 13 octobre 1917 pour que tous croient, de faire le miracle auquel nous nous exerçons en vain : écraser l'enfer et ses armées de démons, attirer les cœurs sincères, les convertir et les attacher irrévocablement à son Divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ.² »

C'est dire que notre Père “passait la main” à la Sainte Vierge, comme il nous l'annonça le 3 janvier 1998 : « Vous savez ce que cela veut dire, quand on est directeur d'une entreprise, on passe à quelqu'un d'autre toute la responsabilité et, quelquefois, toutes les conséquences épouvantables de son gouvernement. J'ai décidé de passer la main à l'Immaculée Conception. »

(1) CRC n° 342, janvier 1998, p. 3.

(2) *Ibid.*, p. 4